

The background is a collage of various blue sky and white cloud images. A large, prominent white cloud is at the top center. A white rectangular box with a black border is centered in the middle of the page, containing the title and subtitle. The author's name is located in the bottom right area of the page.

Voleurs d'air

ou comment gâcher son présen(ce)t

Par Géoni Luimeun

Histoire of Contents

Habitude.....	3
Dépendance.....	4
Mains.....	5
Campagne. Création.....	6
Ville. Fabrication.....	8
Futur. Fabrication. Illusion.....	9
Présent. Reconnaissance.....	11
Re.Tour.....	19
Re.Visite.....	21
Passé. Réalisation.....	27
Déjà-vu.....	31
Fin.....	32
Epilogue.....	33

Je connaissais déjà cette histoire : c'était la vieille histoire de la fameuse Atlantide ;
Elle avait existé mais elle avait disparu car elle avait souhaité dominer l'univers et la vie ;
Comme ce n'était pas ce qu'il fallait vouloir, alors l'univers, lui, n'avait plus voulu son île;
Elle avait été détruite, elle avait été enlevée de tout point de vue de lui;
L'histoire se répétait, l'histoire se présentait, ce n'était qu'un choix de (la) vie.

Voleurs d'air ou comment gâcher son présen(ce)t

Habitude.

Mon petit frère m'avait appelé "maniaque de savon": je me lavais les mains énormément : à chaque occasion, à chaque instant, à chaque minute ; beaucoup de savon était consommé dans ce but, d'où mon « nickname » de maniaque. Zut !

A chaque fois que je touchais quelque chose ou quelqu'un, je me jetais dans la salle de bains pour me laver les mains : je touchais un torchon de table et je courais me laver les mains, je touchais mon ordinateur et je courais me laver les mains, je touchais la porte et je courais me laver les mains, je touchais mon sac et je me lavais les mains, après avoir touché quelque chose je me lavais les mains, après avoir touché quelqu'un je me lavais les mains, sans cesse - je me lavais les mains, toujours - je me lavais les mains, encore - je me lavais les mains. Je me lavais les mains même deux ou trois fois en une demi-minute, surtout quand je rentrais chez moi de « dehors » : de la rue, du boulot, du magasin, d'une sorte de « building ».

En effet, c'était psychologique : je voulais avoir la pureté partout dans ces « buildings », respirer la pureté partout dans les rues, voir la pureté partout dans les vues, admirer la pureté partout dans les vies, je voulais respirer l'air pur et travailler avec les gens purs. Mais il n'y en avait pas. En tout cas, moi, je ne le voyais pas. Pour être plus précise : je ne le voyais plus. C'était la réalité. C'était ma réalité vue.

Face à cette situation et parmi toutes les possibilités que j'avais eues, j'avais choisi la pire : J'avais décidé de recourir au lavage de mes mains afin de continuer ma vie pure. L'odeur du savon était pratique car elle me donnait la sensation d'une pureté vive. J'avais décidé de remplacer la réalité et donc, de remplacer tout ce que j'avais vu. J'avais décidé de fabriquer un nuage fumé dans lequel je pouvais continuer ma vie pure.

C'était inconscient. C'était terrible de voir à quel point je tombais dans la folie, de voir comment je courais sous le robinet jour et nuit ; comment je m'attachais à cette odeur du

savon qui devenait une « odeur de vie » ; comment je voulais la sentir dans ma vie ; et comment cette pratique devenait une Habitude insupportable « for ME ».

Dépendance.

J'étais dépendante de mon habitude : je ne pouvais plus ne pas me laver les mains deux fois en une minute ; je ne pouvais plus ne pas respirer l'odeur du savon devenue « l'odeur de ma vie ». Ma conduite m'agaçait et je n'en pouvais plus, mais je ne pouvais pas me passer de mon Habitude.

J'utilisais toujours le savon qui sentait l'odeur pure du vrai savon : c'est-à-dire, sans ajouts des compléments additifs : fleur, fruit, légume, lait, fromage, patate et truc ; ces compléments additifs qui sentaient l'Industrie. J'achetais toujours le savon artisanal car son odeur de pudeur était plus vraie que celle de cette Industrie.

Le savon artisanal était un pur savon dans mon conscient et de mon point de vue ;
Le marketing sophistiqué ne l'avait pas fabriqué selon ma propre vue ;
Son artisan n'était pas entré dans ma tête, ni dans mon corps, à ma vue ;
Pour définir les mutations du savon selon les goûts de mon corps et de ma vue ;
Pour déterminer les versions les mieux adaptées à mes plaisirs, à « me » ;
Afin d'engendrer la joie et le bien-être et la satisfaction de moi-même, « me » ;
Cette joie et ce bien-être et cette satisfaction qui fabriquait le « bonheur de me » :
Ce qui n'était pas vrai, ce qui n'était pas réel car c'n'était que leur fabrication for « me ».

L'artisan n'avait pas fouillé dans moi-même, raison pour laquelle j'utilisais toujours son savon pur.

Je dépendais de mon habitude :

Dès la fin du lavage de mes mains, je revenais à mon travail mais je ne travaillais plus :

Je pensais toujours, je réfléchissais toujours que j'avais des mains propres de tout point de vue ;

Je n'arrivais plus à me concentrer sur n'importe autre chose que mes mains pures ;

Je n'arrivais pas à ne pas penser sur leur propreté, sur leur pureté et sur leur nature ;

Je voulais en croire et j'y pensais régulièrement, à chaque instant, inconsciemment que je les avais pures ;

J'en étais contente, j'en étais satisfaite, j'en étais fière de les avoir eues pures;

Ma tête était gonflée et mon inconscience apaisée par l'idée de la propreté des mains pures ;
J'étais dépendante de mon habitude et ma Dépendance m'emmenait à souffrir, et encore plus.

Mains.

J'avais une conception particulière de la « main » dans ma tête : je la croyais capable de tout faire. Moi-même, je dessinais et brodais étant enfant et je voyais la capacité de création par les mains. Chez toute personne j'admirais ses mains. Je pensais que même Dieu aurait pu créer par ses mains.

Les mains étaient capables de dessiner, d'écrire, d'embrasser, de caresser, d'aider, de sauver, elles-seules ;

Elles pouvaient soigner, elles pouvaient même guérir les personnes qui les connaissaient, elles-seules ;

Car la médecine asiatique Chinoise, Coréenne leur octroyait des vertus tout incroyable, à elles-seules ;

Selon leur philosophie de « Manupuncture », la main reflétait les parties du corps humain, en elle-seule ;

Par action sur sa telle partie, on pouvait aider une telle partie correspondante du corps, avec elle-seule ;

Les Asiatiques affirmaient que toute une philosophie était enfermée dans la petite main, en elle-seule.

J'avais une conception particulière de la main, raison pour laquelle je lui consacrais une toute particulière attention de laver :

Les mains qui avaient tout fait et qui avaient besoin d'être lavées ;

Les mains qui, elles-mêmes, tout et tous avaient lavés ;

Les mains qui voulaient être pures, vraies et lavées ;

Les mains qui me donnaient la sensation d'être lavée ;

Les mains qui, elles-mêmes, me lavaient.

Donc, c'était un rituel tout particulier de « laver » : mes mains étaient mon petit refuge de la propreté et j'essayais de les défendre, de les maintenir propres et lavées.

Autour d'elles tout était sale : l'air, les rues, les bâtiments, les constructions, les relations, les objets, les valeurs, les buts, les comportements, les gens, les patrons, les affaires, le moi-même, les autres-eux-mêmes, le tout même et même les mains, elles-mêmes.

Oui, c'était vrai : elles aussi, elles étaient sales elles-mêmes, les mains ;
Si elles n'avaient pas été sales, elles n'auraient pas eu besoin d'être lavées, mes mains ;
Elles étaient sales mais elles avaient besoin d'une propreté particulière, ces mains ;
Car elles-seules pouvaient me défendre, me sauver et me laver, seules mes mains ;
J'espérais retrouver ma propreté grâce à elles, c'était mon dernier espoir : les mains ;
Est-ce que c'était possible, est-ce qu'elles pouvaient m'aider vraiment, mes mains ?
Non. Ce n'était pas possible. Je le savais bien : Pilate aussi avait lavé ses mains.

Je chargeais mes mains de mon sauvetage, mais, à en vrai dire, je savais :
Lavage des mains ne me rendait pas propre, mais juste une sensation, je savais ;
Lavage ne faisait pas disparaître la saleté, mais juste une sensation, je savais ;
L'odeur pure du savon n'était pas l'air pur, mais juste une sensation, je savais ;
Ce n'était pas possible, c'était impossible, elles ne pouvaient pas me sauver ;
C'était une illusion, c'était une fortification de l'idée que c'était facile de me sauver ;
Je me cachais derrière mes mains, mais ce n'était qu'une sensation d'être sauvée.

Campagne. Création.

Chose intéressante : ces bizarreries-là de lavage des mains, cela ne m'arrivait qu'en ville où j'habitais avec ma famille : une grande ville, avec toutes les richesses qu'une grande ville peut avoir. C'était même la capitale, avec toutes les priorités que la capitale peut avoir en comparaison d'autres grandes villes. Dans ma campagne il n'y avait même pas de conditions suffisantes, encore moins celles souhaitables pour vivre une vie confortable. Mais à la campagne ma souffrance s'arrêtait : je n'avais plus cette envie folle de me laver les mains et je n'en sentais non plus le besoin. Je ne me les lavais que quand celles-ci étaient sales. Et c'était suffisant. Je me sentais propre.

A la campagne, ma dépendance envers mon habitude disparaissait. C'était une vraie libération pour moi. Je me sentais libre, je me sentais saine, je me sentais propre, je me sentais bien. Chose que je n'avais pas longtemps vue. Ma libération était magnifique car elle me coupait de mon habitude, une vraie liberté pour moi. Car attachée à mon habitude, je me

sentais esclave, je me sentais folle, je me sentais mal avec mes habitudes. Ma dépendance de mes habitudes me maintenait dans une situation de « comme d'habitude », et ce n'était plus « comme d'habitude » que je recherchais ma vie indépendante. Je recherchais mon indépendance de mes habitudes. C'était difficile à rechercher, difficile à saisir, difficile à vivre au début. Mais je me croyais forte et courageuse et je voulais voir la vérité vraie. Avec mes habitudes, je le savais bien que c'était impossible de vivre la vraie vie, car elles avaient une force et une capacité de me maintenir dans une situation d'esclavage jour et nuit.

La libération me touchait et touchait à mes habitudes, au point que :

S'il n'y avait pas de l'eau du robinet pour me laver les mains, ce n'était pas grave, je ne me les lavais pas. J'avais l'air pur autour de moi et c'était suffisant, je me sentais propre ;

S'il n'y avait pas de quoi manger des vitaminés et des nécessités pour doper mon corps, ce n'était pas grave, je ne mangeais pas. J'avais des gens purs dans les environnants et c'était suffisant, je me sentais bien ;

S'il n'y avait pas des lampes néon pour éclaircir mes idées et du chauffage pour chauffer ma tête, ce n'était pas grave, je ne me chauffais pas. J'avais le soleil autour de moi et c'était suffisant, je me sentais heureuse.

A la campagne il n'y avait pas d'habitudes confortables, **l'énergie de moi-même** me suffisait et c'était suffisant.

Ici : il n'y avait pas d'esclavage, il n'y avait pas d'éclairage, il n'y avait pas de forçage, il n'y avait pas de corsage, il n'y avait pas d'assemblage, il n'y avait pas de blocage, il n'y avait pas de cages, il n'y avait pas de rage, il n'y avait pas d'ancrage, il n'y avait pas d'engrenage, il n'y avait pas de clonage, il n'y avait pas de mirage. Tous ces « (s)ages » habitudes n'y existaient pas, et donc elle était très jeune, elle était très vraie, elle était très propre, ma campagne. Sans « ages » elle était minimaliste et c'était suffisant. On y trouvait tout ce qui était nécessaire et tout était largement suffisant. Car on ne voulait plus avoir ces « ages », on ne voulait plus être sage, on voulait être tranquille et juste avec un **minimalisme sans âge**.

A la campagne il y avait quelque chose qui sentait la nature vraie pure : il y avait le ciel, le soleil, l'air, l'eau, l'herbe, la terre, la vie, la vue, la pureté, la vérité, la santé. Ici, en pleine nature, il existait quelque chose d'exceptionnel qui n'existait plus en ville : quelque chose de pur, quelque chose de vrai, quelque chose qui existait, quelque chose qui était créée, quelque chose de chez moi-même. A la campagne il existait encore et toujours la Liberté.

Ville. Fabrication.

La ville en tant que ville, comme elle se voyait à mes yeux, était plus-que-parfaitement fabriquée par les hommes : il y avait des bâtiments nombreux, des constructions innombrables, des murs de tout genre, des chemins de fer ou d'asphalte, des trucs et des machins, encore des bâtiments et des murs, des constructions de toute sorte : sous-terrain, sur-terrain, au-dessus du terrain, dans l'air, dans l'eau, pour l'air, pour l'eau, chez moi, en dehors de chez moi, au-dessus de moi, en-dessous de moi. C'était visible de partout, c'était à ressentir à plein cœur. La ville fonctionnait, ses constructions assuraient parfaitement les fonctions que les humains leurs avaient désignées.

C'était vrai que l'asphalte conduisant la voie à transporter les voitures contenant les personnages dépêchés étouffait l'air de ces mêmes personnages, et que d'ailleurs, leurs voitures le faisaient encore mieux... Mais ce n'était pas grave.

C'était vrai que parmi des variétés de sociétés-organisations qui constituaient la ville, il était répandu une pratique de vie appelée « Performance-Profit » laquelle entraînait les humaines à faire toujours mieux (ou pire) et encore mieux (ou pire) en passant par de nombreuses destructions de vie / des suicides. Mais ce n'était pas grave.

C'était vrai que des usines sensées de fabriquer des trucs nécessaires (ou pas) pour les êtres humaines polluaient encore mieux que les voitures : elles touchaient l'air, l'eau, la terre, provoquant des maladies et de nombreuses destructions de vie. Mais ce n'était pas grave.

C'était vrai que le fumage massif qui enfumait les poumons humains polluait encore mieux que les usines et les voitures : son nuage entourait toute la ville et la maintenait dans son monde gris ; le nuage gris était imperméable et on n'y voyait rien non plus ; le nuage enfumait, le nuage polluait, le nuage mentait mais il était nécessaire, il était souhaité, car on avait besoin de lui ; on avait besoin d'enfumage, on avait besoin de nuage, on avait besoin de mensonge et lui, le nuage, il l'avait su.

Les organisations, les voitures et les nuages travaillaient pour fabriquer les trucs.

Les trucs fabriqués étaient peut-être plus importants pour l'homme que l'air même, que l'eau même, que la terre même, que la vie même.

Car, à noter, que les organisations, les voitures et les nuages ne travaillaient ni pour l'air, ni pour l'eau, ni pour la terre, ni pour la vie.

Car ceux-ci avaient été déjà créés quelque part dans notre vie.

Donc, il n'y avait aucune nécessité de faire ce qui était déjà fait.

Il fallait faire autre chose, quelque chose importante pour l'homme et sa vie.

Et les orga-voi-nuages fabriquaient ces trucs importants avec tous leurs effets/causes dans la vie.

Notamment, l'effet c'était : il n'y avait plus d'air, ni l'eau, ni la terre, ni la vie.

L'homme avait besoin de l'air, de l'eau, de la terre, de la vie pour continuer sa vie.

Mais les trucs fabriqués étaient plus importants pour lui.

Il les voulait, il les avait et en échange il donnait son air, son eau, sa terre, sa vie.

C'était tragique de voir comment sa volonté lui coupait sa vie.

Mais c'était sa décision, il l'avait voulu et ses fabrications dépassaient sa vie.

Ce n'était pas très grave. C'était une ancienne histoire. On avait toujours fait comme ça.

Enfin, même si cela était grave on n'y pouvait rien faire car on avait besoin de tout ça.

Qui l'a dit ? Je ne sais pas. Quelqu'un devait le dire sans doute. Quelqu'un qui croyait en ce qu'il disait. Quelqu'un en qui je croyais, comme il le disait. Quelqu'un que je ne connaissais pas mais quelqu'un que je croyais connaître parfaitement. Qui c'était ? C'était celui qui volait l'air. C'était celui qui gâchait le présent. C'était celui qui parlait au nom du futur. Et c'était le futur que je croyais dans sa parole. J'avais toujours voulu croire en le futur. C'était mon ancienne habitude.

Futur. Fabrication. Illusion.

En ville tout était envahi par une guerre. Je ne connaissais pas le nom de cette guerre, l'histoire n'en avait pas gardé aucune trace. Sans doute elle avait laissé ses pas dans l'histoire, mais cette dernière n'en avait rien su, n'en retenait rien et ne s'en souciait pour rien. Pourtant elle avait été la plus chaude des guerres de tous les temps.

Cette Guerre Chaude avait une particularité d'être ancrée dans nos habitudes humaines d'une manière tellement forte que finalement l'organisme de cette même guerre avait été génétiquement modifié et son gène avait acquis une vertu magique de « ne se terminer jamais ». C'était la Guerre Chaude menée au nom de l'« Ambition ». C'était la Guerre Chaude menée entre les humains de tous les temps de tous les pays. C'était cette Guerre Chaude qui incitait les êtres humains à oublier leur paix. C'était cette Guerre Chaude qui les privait de se réveiller en paix. C'était cette Guerre Chaude qui leur obligeait à renoncer à leur paix. Pourtant la Guerre Chaude visait la paix.

C'était la Guerre Chaude qui en retirant la self-confiance des êtres humains leur promettait cette même confiance dans le futur ; c'était elle, qui en retirant le respect mutuelle d'eux-

mêmes leur promettait ce même respect dans le futur ; c'était elle, qui en retirant la paix d'eux-mêmes leur promettait cette même paix dans le futur. La Guerre chaude les enfumait profondément. Ils ne voyaient rien dans la fumée. Ils ne voyaient pas qu'ils étaient en train de renoncer à ce qu'ils recherchaient. (J'étais parmi eux). La Guerre Chaude maintenait les humaines dans un profond sommeil : au nom du Futur ils luttèrent pour la paix en renonçant à leur paix dans le Présent. La paix existait déjà. La paix existait toujours. Il fallait encore la voir et la reconnaître.

On nous avait prévenus que tout ce qu'on faisait et comme on le faisait était nécessaire afin de garantir notre bien-être futur :

Quand je travaillais, je savais que cela assurait mon meilleur avenir demain ;

Quand je faisais du sport, je savais que cela assurait ma meilleure forme demain ;

Quand je courais atteindre mes objectifs, je savais que cela visait mon meilleur salaire demain ;

Quand je cherchais à savoir ceci et à mesurer cela, je savais que cela garantissait ma meilleure performance demain.

Je le savais : j'existais pour le Demain.

Mon futur de demain s'appelait « Maïa ». Selon les Indiens d'Asie, « Maïa » était un monde imaginaire qui nous entourait. Si je demandais où était mon futur, la philosophie indienne avait une réponse plus-que-parfaite : il se situait dans l'illusion, il n'était pas réel ; mon futur était illusoire et n'existait pas dans le vrai. Mais, à noter, que la notion du « futur » était très bien ancrée dans mon cerveau ; je le voyais clairement à partir de mes projections fabriquées par mon cerveau. Mes projections se basaient sur la réalité souhaitée, c'est-à-dire, mon futur n'était pas dans la réalité mais dans celle de mon souhait vif. Raison pour laquelle je me projetais sans cesse dans mon futur.

Mes projections fleurissaient, mes projections grandissaient sur le terrain de l'illusion vive.

Mais cela ne m'empêchait pas (elles étaient grandioses) de les gérer dans ma consciente vie.

Mon futur était plus réel pour moi que la réalité de mon présent et de ma présence vive.

Mon futur était plus présent que le présent car se situait dans un monde Maïa Magique Vie.

Le présent, je n'en avais plus besoin. J'étais concentré sur mon futur, sur ma parallèle vie.

En effet, tout autour de moi était construit d'une telle manière que je n'avais pas d'autre choix que de penser comme ça : mon avenir pouvait être parfaitement assuré, c'est-à-dire,

vivre heureux et longtemps dans le respect des lois et des personnages dans le cadre de ma vie personnelle et professionnelle pour une durée déterminée d'un contrat entre moi-même et la société. Sur ce sujet-là, je me souvenais de la conférence du professeur Vincent de Gaulejac : « La Société malade de la gestion » (disponible sur Youtube <https://www.youtube.com/watch?v=kC35dKultTI>), dans laquelle le professeur décrivait parfaitement cette maladie qui envahissait le monde. La maladie qui voulait gérer tout en parallèle : soi-même, autrui, sa famille et celle de son voisin, son boulot et celui de son ami, sa performance et celle de son collègue, son plaisir et celui de sa compagne, son développement et celui de son entreprise, ses enjeux et ceux de l'environnement, son entreprise et celle de son ennemi, sa société et celle de l'autre pays, son profit et celui de son entreprise, son gain et celui de son adversaire, sa réussite et celle d'autrui, ses ambitions et celles de ses chefs, ses objectifs et ceux de ses subordonnés, ses attentes et celles de sa société, ses envies et celles de sa famille, sa peur et celle de ses enfants, son passé et celui de son père, son futur et celui de son passé.

La société était malade, peut-être, mais ce n'était pas grave. Car elle avait inventé les célèbres méthodes de gestion ; et ces gestions pouvaient assurer mon avenir doré ; à noter, que moi aussi, j'étais malade étant partie d'elle ; clairement, j'appartenais à cette société qui m'avait fabriqué ; par conséquent, notre maladie, ce n'était pas grave. On était ensemble, on se réjouissait ensemble, on souffrait ensemble. J'avais besoin d'elle et elle avait besoin de moi ; je dépendais d'elle et elle dépendait de moi ; on avait l'habitude de s'entendre, on avait l'habitude de se négocier, on avait l'habitude de s'entremêler et surtout on avait l'habitude de se fabriquer. On était dépendant de nos habitudes. On continuait notre vie comme d'habitude.

Présent. Reconnaissance.

Ma présence me donnait l'indice que j'existais. Donc, j'existais dans mon présent. Et mon présent existait, donc. Il n'avait pas de dénomination particulière. En tout cas, moi, je ne la connaissais pas. Et c'était dommage : je ne pouvais pas le mentionner joliment comme c'était le cas de « Maïa » pour mon future, par exemple. Mais ma présence justifiait l'existence de mon présent. Et, je ne pouvais pas ne pas en croire. Il était présent vraiment et réellement sans être illusoire. Je connaissais son apparence mais je ne le reconnaissais pas en son fond vraiment. Tant pis s'il n'avait pas de nom lui décrivant. Je n'avais aucune idée de sa forme, ni de son substance, ni de son état, ni de sa matière, ni de son âme, ni de son besoin, ni de sa

manière, ni de son but. Rien n'indiquait qui c'était. Pourquoi il n'y avait aucune indication ? Je ne le savais pas. Peut-être parce que mon présent n'avait pas besoin d'aucune indication, ni désignation. Peut-être parce que mon présent c'était moi-même. Peut-être. Je ne le savais pas. Tout ce que je savais de lui c'était qu'il existait.

Dans son apparence, mon présent s'exprimait de la manière suivante : j'avais une vie confortable entourée de magnifiques « buildings » et murs, j'avais un boulot formidable grâce à un très bon salaire et à l'épanouissement personnel/professionnel que j'y trouvais, j'avais une vie familiale heureuse entourée des gentilles personnes, j'avais le courage et l'intérêt de faire ceci et cela, j'avais la capacité et le souhait de courir et de travailler pour ceci et pour cela, j'avais mon monde autour de moi qui me soutenait, j'avais mon passé derrière moi qui me justifiait et j'avais mon avenir devant moi qui me demandait d'être justifié. Bref, j'avais tout composant pour me dire que j'avais une vie magnifique. J'étais quelqu'un sur laquelle pesait beaucoup d'espoir. C'était le bonheur. Et j'en avais plein des moyens.

Parmi tous ces moyens dont je disposais, il y avait un qui comptait particulièrement. Il se situait à côté de moi, au-dessus de moi, au-dessous de moi, en moi, autour de moi. Je le respirais tous les jours. Je le respirais à chaque instant. Il n'y avait rien plus important que lui. Je ne pouvais pas me passer de lui. C'était lui qui tout premier assurait mon existence. Lui-même, il existait sans que je me soucie de son existence. Il s'appelait l'Air. Il était le plus puissant de tous mes outils de bonheur. J'étais heureuse quand je respirais l'air. Je prenais mes vacances en montagne pour respirer l'air. Je partais à la mer afin de respirer l'air. Il était mon moteur. Mon développeur. Sans lui je ne pouvais même pas exister un instant. Sans lui mes poumons ne pouvaient même pas parler. Sans lui je ne pouvais même pas dévoiler mes compétences. Sans lui je ne pouvais même pas agir. Sans lui je ne pouvais rien faire. Et malgré tous ses apports pour lesquels il fallait bien le remercier, j'avais une attitude inattendue envers lui : je ne le remarquais pas. J'ignorais son existence.

Un autre formidable moyen dont je disposais pour mon bonheur était la société. Elle aussi, elle se situait partout : à côté de moi, au-dessus de moi, au-dessous de moi, en moi, autour de moi. Elle n'était pas aussi inaperçue que l'air, je la remarquais bien. C'était elle qui m'avait gracieusement aidée à fabriquer mon génialissime bonheur. C'était elle qui avait joué un rôle primordial dans l'assemblage de mon bonheur. Comment ? :

Elle m'avait appris les mots et le décalage entre eux,
Elle m'avait fait voir le bien et le mal et la différence entre eux,
Elle m'avait appris à parler et à se taire et l'opposition entre eux,

Elle m'avait appris à rire et à pleurer et la divergence entre eux,
Elle m'avait fait découvrir le passé et le futur et la rupture entre eux,
Elle m'avait fait mesurer l'enfer et le paradis et la distance entre eux,
Elle m'avait révélé la femme et l'homme et le désaccord entre eux,
Elle m'avait appris à agir et à exister et l'écart entre eux,
Elle m'avait séparé, elle m'avait découpé, elle m'avait déchiré entre eux. J'avais perdu mon UNITE car divisée entre eux. J'avais perdu mon UN car distribué entre eux. J'avais perdu mon UNION car dissociée entre eux. J'avais perdu mon intégralité entre eux. J'avais perdu mon ensemble qui ne se composait que d'eux. J'avais perdu mon UNIVERS. J'avais été perdue moi-même.

La société m'avait donné son corps, comme il fallait ; elle m'avait donné son âme, comme il fallait ; elle m'avait donné sa vision, comme il fallait ; elle m'avait donnée son pouvoir, comme il fallait ; elle m'avait donné tous les éléments qu'il fallait pour pouvoir nager. A la fin, elle m'avait octroyé de l'eau pour nager. J'en étais reconnaissante. Raison pour laquelle je faisais pour elle tout ce qu'il fallait. Je la remerciais comme il fallait. C'était mon présent bonheur. Mais ce bonheur n'était que mon apparente présence, il n'était que l'apparence de ma présence.

Dans son apparence, mon présent bonheur s'exerçait de la manière suivante : j'avais les mêmes gestes chaque jour et les mêmes soucis tous les jours. C'est-à-dire : aller travailler, voir les gens, parler, penser, réfléchir, respirer, manger, boire, respecter, apprécier, performer, faire du boulot, agir, rentrer chez soi, réagir, aimer, être aimée, toujours manger, boire, respirer, dormir, etc. Tout ce que j'avais appris. Comme tout le monde. Ces verbes étaient renforcés par des valeurs fortes : respect, travail, soutien, aide, aide aux gens, aide au développement, apport d'une valeur ajoutée, apport du profit, compétence, performance, souci, intérêt, etc. Tout ce que j'appréciais. Comme toujours. Et tous les jours, j'arrivais parfaitement à les gérer : tous ces gestes, tous ces devoirs, toutes ces responsabilités.

Mais.

Mais en effet, ce n'étais pas vrai, je n'arrivais pas à les gérer tous. Je n'arrivais plus à le faire. C'était faux que j'affirmais les gérer tous. C'était un faux, il fallait me condamner pour ça. La loi avait bien cet article de « faux » dans ses codes, non ? Si, c'était l'article 441-1 du code pénal. Il fallait me punir sans doute. D'autant plus que mon affirmation « faux » concernait à ma responsabilité Première même. Laquelle ? La respiration. Je devais respirer. J'étais obligée de respirer. Mais je n'arrivais plus à respirer. Je n'arrivais plus à gérer ma respiration. Je n'arrivais plus à le faire. Je n'accomplissais pas ma responsabilité principale. Il fallait me

condamner pour ça. Mais la loi ne me condamnait pas. Elle n'avait pas cet article dans ses codes. Elle était étrange de mon code. Elle était indifférente.

C'était un jour que j'ai fait ma découverte : un jour je me suis aperçue que je ne respirais pas. Que je ne pouvais plus respirer. Il y avait quelque chose qui me manquait pour la respiration. Cette chose, c'était l'air. L'air existait toujours autour de moi mais je n'arrivais plus à le faire entrer dans mon nez, dans ma gorge, dans mes poumons. Il y avait quelque chose qui me l'empêchait. Il y avait quelque chose qui me coupait de cette capacité. Cette chose, c'était que je ne voulais pas. Je ne voulais pas ma respiration. Je ne voulais plus respirer. Je n'arrivais plus à le vouloir. Il y avait quelque chose qui me l'empêchait. Quelque chose qui sentait mauvais. Quelque chose qui ne sentait pas ME. Quelque chose qui était à l'extérieur de ME. Cette chose, c'était qu'il y avait une odeur de vie dans cet environnement m'entourant. Une odeur pourrissante, une odeur grandissante, une odeur qui était tout autour de ME. Celle que je ne voulais pas respirer, celle que je ne voulais pas supporter, celle que je ne voulais même pas à l'intérieur de ME. Celle qui m'empêchait de respirer, celle qui m'empêchait de vouloir respirer, celle qui me donnait envie de vomir. Mais ma respiration, ce n'était qu'un début. La suite était « to be continued » :

Je n'arrivais plus à respirer, à avoir le goût, à avoir mon intérêt, à en avoir souci et à en avoir but. J'avais mal à la gorge, j'avais mal au cœur, j'avais mal aux poumons ; je ne le pouvais plus : supporter cet odeur de pourrissement qui me donnait envie de vomir. Cet odeur de pourrissement qui venait de l'extérieur de ME. Je n'arrivais plus à gérer ma respiration. Je n'arrivais plus à gérer mon bonheur. Mon bonheur qui était dans l'apparence de ME, dans le « me ». Mon bonheur qui me composait, mon bonheur qui m'arrangeait, mon bonheur qui aspirait mon extérieur de ME, le faux « me ». J'avais envie de vomir, j'avais envie de rejeter, j'avais envie de me libérer de tout ce qui constituait ce faux « me » :

Mon objet, mon passé, mes objectifs de « me »,
Mes pensées, mes soucis, mes réflexions à « me »,
Mes désirs, mes besoins, mes aspirations à « me »,
Mes comportements, mes ambitions, mes attentes à « me »,
Mes collègues, ma famille, mes amis à « me »,
Mes collections, mes accumulations, mes richesses à « me »,
Mes croyances, mes valeurs, mes chers à « me »,
Mes réussites, mes dépendances, mes attitudes à « me »,
Mes compositions, mes constitutions, mes lois à « me »,
Mes fabrications, mes obligations, mes entrepris(es) à « me »,

Mes souhaits, mes développements, mes bénéfices à « me ».

Je voulais renoncer à mon bonheur à « me ».

Je voulais retrouver ma liberté à ME.

Ma liberté de respiration que j'avais perdue, ME.

Ma liberté qui n'était qu'à ME.

Ce jour même où j'ai découvert que l'air me manquait, j'ai fait aussi une autre découverte : l'existence de ce même air. C'était là que je le remarquais pour la première fois. C'était là que je découvrais sa valeur pour la première fois. C'était là que je me rendais compte de son pouvoir pour la première fois. Il me manquait et je constatais son importance. J'en avais besoin et je me souciais de son existence. Avant, c'était différent. Avant, je ne savais même pas qu'il existait. Avant, je ne pensais même pas qu'il pouvait exister. Avant, je ne le voyais pas, je ne le croyais pas, je ne le connaissais pas. Avant, il était lointain de moi. Il n'existait pas dans mon horizon vu. Il était loin de mon point de vue.

Loin de mon regard il existait un abri dans lequel se cachait lui.

On me l'avait enlevé, on me l'avait retiré, on me l'avait volé lui.

Je n'avais pas remarqué le vol car je ne savais pas qu'il était aussi cher for ME, lui.

J'étais sourde, j'étais aveugle, je ne voyais pas son importance pour ME.

J'étais inconsciente, j'étais insouciante, j'étais indifférente, « me » :

Ce qui me l'avait enlevé, ce qui me l'avait retiré, ce qui l'avait gardé loin de ME.

Mon inconscience m'enveloppait dans un sommeil et mon ignorance me tenait loin de lui et de ME.

Je dormais profondément, je dormais inconsciemment, je dormais même au moment du vol de lui.

Je connaissais déjà cette histoire du sommeil : j'avais déjà dormi dans le paradis.

Je dormais au moment même où l'on avait décidé de goûter un fruit.

Je dormais profondément car je croyais c'était une nuit.

Je dormais avant même que le serpent entrât dans le paradis.

Je dormais et donc je ne remarquais pas. - C'était un parfait justificatif for me.

Ce que je ne remarquais pas n'existait pas. - C'était une excellente équation for me.

Quelqu'un m'avait fait goûter un fruit et m'avait fait perdre mon innocence. - C'était une magnifique adéquation for me.

Je dormais et j'étais contente de construire cette fable for me.

Je dormais et j'étais contente de me voir endormie.

Je dormais déjà dans mon paradis. J'ai pris l'habitude de dormir. Je continuais ma vie comme d'habitude. Je dormais profondément et je ne me réveillais pas. Je ne me posais même pas la question de me réveiller. Ce n'était pas le sujet. Ce n'était pas la question de vouloir ou de ne pas vouloir dormir, d'avoir besoin ou de ne pas avoir besoin de dormir. Dormir, c'était un rituel pour moi. Et c'était tout. Dans le sommeil coutumier que j'avais, les questions ne se posaient pas.

C'était vrai que si je n'avais pas dormi, je n'aurais pas perdu mon air, sans que je l'aie aperçu.

C'était vrai que si je n'avais pas dormi je n'aurais pas perdu mon paradis, sans que je l'aie su.

C'était vrai que si je n'avais pas dormi je n'aurais pas gâché ma présence ni maintenant ni avant ni ensuite.

So, what was necessary for me?

C'était un réveil.

Mais je ne le pouvais pas. Ce n'était pas dans mes habitudes.

So, which conduct I could proceed?

Changer mes habitudes.

Mais ce n'était pas possible! Have a break pour un geek ?

Impensable. Impossible.

Reprenons l'histoire. Finalement, le vouloir était le pouvoir. Je ne voulais pas respirer, donc, je ne pouvais pas respirer. Par le non souhait de la respiration, celle-ci était coupée finalement par de diverses maladies qui se sont développées dans mon corps afin de justifier mon souhait de ne plus respirer. J'ai déclaré à tout le monde que j'étais malade, j'ai démissionné, en le faisant j'ai pris toute la responsabilité de ma non-responsabilité envers toute personne qui avait besoin de mon salaire (car impossibilité de vivre sans argent aujourd'hui et je le distribuais autour) et je me suis enfuie dans ma campagne.

La campagne, elle m'avait déjà sauvé de l'absurdité de mon lavage des mains. J'espérais qu'elle pouvait m'aider encore une fois et me sauver de ce gaspillage de l'air.

La campagne, ce n'était pas comme tout autre chose. C'était différent. C'était unique. C'était l'ultime chance de se sentir unique. Ici, c'était un univers UNique. Ici, c'était simple.

Ici : Pas de parallélisation des mondes : j'étais moi-même et je n'étais pas celle que les autres attendaient de moi ; il n'y avait pas assez de confort, pas assez à manger mais c'était largement suffisant pour moi car je ne voyais pas cet « assez » en parallèle, je ne me souciais non plus de ce que my mind avait vu en parallèle ; je me contentais de ce dont je disposais et

je me voyais capable de disposer de ce dont j'avais besoin : l'air, l'eau, un pain, un fruit, un lit, un vêtement, un voisin, un soleil, mon calme, mon amour, ma confiance, ma vérité, mon admiration, ma gentillesse, mon tout, je n'étais plus dépendante du monde en parallèle. Je faisais tout et j'étais moi-même, je voyais l'intérieur de ME car je ne m'occupais plus de voir son extérieur – « me », et finalement je retrouvais mon moi-même, ainsi.

Ici : pas de machinalisation des termes : langage était utilisé pour parler et non pour manipuler, non pour enfumer, non pour insulter, non pour dissimuler, non pour cacher, non pour mentir, non pour anéantir, non pour affaiblir, non pour se cacher. Les gens ressemblaient à des êtres humains et non à des machines car : ils avaient la liberté d'admirer, la liberté d'aimer, la liberté de choisir, la liberté de dire, la liberté de découvrir, la liberté de rire, la liberté de s'entendre, la liberté de se découvrir, la liberté de se reconnaître, la liberté de sentir, aussi la liberté de ralentir et de mener un « slow life ». Ils avaient surtout la liberté de confiance qui comptait encore beaucoup plus : ils avaient la confiance en eux-mêmes car ils voyaient que la fleur qu'ils plantaient l'avait encore plus : par la douceur du soleil, par le soutien de la terre, par la vivacité de l'eau et par le soin d'eux-mêmes la fleur fleurissait et ils croyaient encore plus ; ils avaient la confiance entre eux car ils ne gâchaient rien : ni leur mot, ni leur action, ni leur existence, jamais! Et encore plus : ils se réveillaient très tôt, ils respiraient l'air, ils regardaient le soleil, ils marchaient sur la terre, et leur habitude de se réveiller tôt ☺ était leur grand Plus.

Ici : Pas de dévalorisation des choses – l'espace était un espace et le temps était un temps, pas de question de les réduire. La nature avait son temps, c'était notre temps et nous ne l'avions pas anéanti. La nature avait son espace, c'était notre espace et nous ne l'avions pas détruit. Ce qui était autour, c'était notre tout et nous ne l'avions pas divisé en « things ». Car nous comprenions bien, nous le savions bien: « The atoms in the air, Organisms in the sea, the Sun, and yes, Man are made of the same things ». C'était les mots de Pharrell Williams que nous utilisions ici mais nous avons les mêmes idées, ensuite :

Ici : pas de raréfaction des ressources : l'UNivers, LUI, présentait toutes ses qualités avec toute sa majesté. Il y avait plein d'air qui sentait la liberté et qui avait le don de LUI. Il y avait plein d'eau qui sentait la force et qui avait la grâce de LUI. Il y avait la terre qui sentait la vie et qui avait la richesse de LUI. Il y avait le soleil qui sentait le feu et qui avait la lumière de LUI. Il y avait le ciel qui sentait l'amour et qui avait l'éternité de LUI. Et il y avait l'homme qui sentait LUI et qui avait le tout de LUI. C'était un magnifique paysage.

Comme c'était attendu, dans ma campagne où la liberté existait toujours et encore, en pleine nature et en plein air, j'ai retrouvé mon envie de respirer et par la suite, j'ai retrouvé ma respiration finalement. J'ai également retrouvé mes capacités d'admiration, d'amour, de confiance, de gentillesse et de toute vertu que j'appréciais, ME.

Maintenant, un nouveau chapitre c'était mon retour en ville.

En ville où j'habitais, en ville où se situait ma famille.

Ma famille que j'aimais plus que n'importe autre chose en ME.

Ma famille avait besoin de moi, j'avais besoin de ma famille.

Mais elle avait besoin de l'apparence en moi, je le savais, je connaissais bien ma famille.

Je le voyais bien, je le comprenais bien qu'elle ne pouvait pas souhaiter autre chose que le dehors de ME.

On était comme ça, on était conditionné, on n'avait pas d'autre choix, ni elle, ni ME.

On avait besoin de mon apparence, de mon bonheur, de mon travail, de mon externe « me ».

Tout ce que j'avais abandonné, tout ce que j'avais renoncé au moment où j'avais envie de vomir :

Afin de respirer, afin d'aspirer, afin de reconnaître mon présen(ce)t, à ME.

Afin de voir, afin de savoir qui était mon intérieur et mon vrai ME.

Mais ma famille avait besoin, avait envie de me voir comme l'ancienne « me ».

Je ne savais pas si je me le permettrai, je n'étais pas sûre que c'était aussi mon souhait de ME:

De retourner de nouveau pour faire de nouveau tout ce qui me donnait envie de vomir.

Je ne le voulais plus avoir cet envie et je ne voulais plus gâcher ma vraie vie.

Je voulais ma vraie vie, je ne pouvais plus m'en passer dès lors que je l'avais vue.

Ma famille avait besoin de moi mais ce n'était pas la Vérité dont elle voulait m'entourer, ME.

Qu'est-ce que je pouvais faire, qu'est-ce que je devais faire, je voulais le savoir, j'avais confiance en ME.

Je retournais en ville où j'avais été malade.

Malade comme tout le monde, malade comme jamais, malade de gestion, malade de tout.

La maladie était répandue, elle était partout, c'était facile de la sentir.

Les gens pouvaient la voir, ils pouvaient l'entendre et la toucher même partout dans la ville.

Elle coupait leur souffle, elle coupait leur tête, c'était facile de voir partout en chaque vie.

L'air était gaspillé, le présent était gâché, on entendait pleurer partout en chaque famille.

Les gens étaient soufferts, les gens étaient perdus, les gens étaient anéantis en un rien.

Ils étaient assourdis, ils étaient aveuglés, ils étaient perdants par leur ignorance en vue.

Ils ne voulaient pas le voir, ils ne voulaient pas le reconnaître, ils ne voulaient le savoir non plus.

Une erreur, ils ne voulaient pas la reconnaître, c'était toujours un autrui qui en était responsable en lui.

Un serpent, un diable, un dieu, un homme, un pays, une religion, un continent, une planète, un UNivers - même LUI.

Ils dormaient profondément, ils dormaient inconsciemment, même pas un souhait de Réveil.

Ils se voyaient dans le miroir et leur reflet leur donnait une vision absurde.

Ils savaient que ce n'était pas la vérité mais ils voulaient croire en cet absurde.

C'était leur choix, c'était leur décision, l'univers y était pour rien, en soi.

C'était comme ça, c'était pour ça, que je retournais en ville, moi.

Re.Tour.

Dans ma ville il y avait une chose particulièrement attrayante pour les touristes. Elle s'appelait le Confort. Le Confort était partout : dans le métro, dans les rues, dans les bâtiments, dans le transport, sur les voies, au-dessus d'elles, en dessous d'elles, à travers d'elles, dans les bureaux, dans les quartiers, dans les écoles. Même dans le fait d'existence de cette école. Car avoir une meilleure école, c'était un confort d'éducation pour la ville. Et les touristes venaient nombreux admirer le confort de ma ville, sa curiosité la plus attractive.

Le confort était décliné sous deux formes principales: le premier était celui des murs colorés qui étaient jolis et de la canalisation circule-partout qui était pratique ; le second était celui qui assurait le perfectionnement des murs colorés jolis et de la canalisation circule-partout pratique. Le premier existait et le second devait exister. C'était deux mondes en parallèle, ce Confort. L'un s'appelait Con et l'autre s'appelait Fort. Il était vraiment un con fort, ce Confort.

Et l'autre qui s'appelait Fort était définitivement très fort.

Car il avait fabriquée un miroir magique pour les garçons et pour les filles ;

Ce miroir magique leur disait qu'il existait une ville confortable encore plus que c'était leur ville ;

Les filles et les garçons regardaient dans le miroir et y voyaient la brillance d'une autre ville ;

Et elles voulaient être et ils voulaient être encore plus brillants que le reflet vu.

Alors ils commençaient à enjoliver, ils commençaient à embellir la façade de leur vu(e).

Par tous les moyens qui existaient ils voulaient améliorer la lumière de leur ville.

Par tous les moyens qui n'existaient pas encore ils voulaient augmenter la brillance de leur vi(II)e.

La lumière s'intensifiait, la brillance s'élargissait et éblouissait la vue.

Ils étaient éblouis, ils étaient aveuglés, ils étaient coupés de leurs points de vue.

Ils ne pouvaient pas s'arrêter, ils ne pouvaient pas s'interroger même si la brillance leur demandait leur vie.

Ils étaient prêts à tout pour améliorer le confort et le rendre attractif encore plus.

Ils fabriquaient les écoles et les universités chargés d'éduquer une meilleure génération future.

Cette génération savait encore mieux comment s'améliorer sans cesse dans sa vie.

Raison pour laquelle elle se chargeait ensuite de prendre toute responsabilité d'améliorer le tout déjà (-) vu.

Elle apportait même des meilleures mutations de confort dans leur ville.

La ville embellissait encore plus, sa brillance étincelait toujours plus et demandait des gens de porter des lunettes avec plusieurs plus.

Ils étaient aveuglés, ils ne voyaient pas, ils étaient incapable de voir plus.

La brillance avait besoin plus de brillance, le plus de brillance avait besoin plus de plus.

La ville brillait sans cesse, la ville brillait sans cesse, la ville brillait sans cesse, pas plus.

Ce confort, c'était deux mondes en parallèle : l'un s'appelait Con et l'autre s'appelait Fort. L'autre qui s'appelait Fort avait fabriqué un miroir et le défi en était très fort : Fort n'existait pas mais devait exister. C'était la question d'une illusion forte.

Je connaissais déjà cette histoire de confort : j'avais déjà construit une Tour Con Fort à Babylone.

Je l'avais dessinée, je l'avais préparée, j'avais conçu son architecture moi-même.

Je l'avais montée, je l'avais dressée, je l'avais construite en briques de gain de moi-même.

J'y avais mis mes connaissances toutes puissantes, j'y avais utilisé mes compétences toutes meilleures, j'y avais aspiré mes ambitions toutes fortes.

Mon ambition de monter plus vite en haut, mon ambition de contempler d'en plus haut, mon ambition de rester plus longtemps en haut - elle m'avait permis toute chose.

Elle avait été toute exceptionnelle, elle avait été toute supérieure, elle avait été indétrônable dans sa grandeur.

Je l'avais admirée, je l'avais adorée, je l'avais consacrée ma vie entière.

Elle avait été si jolie, elle avait été si grande, elle avait été si brillante que je m'étais soumis à elle.

Je n'avais pensé qu'à elle, je n'avais parlé que d'elle, je l'avais comparée même à Moi-même. Car elle avait été la réalisation de mes ambitions, car elle avait été la démonstration de mes connaissances, car elle avait été l'incarnation de mes rêves.

J'avais le droit de m'incliner même devant elle.

Le droit de l'adorer, le droit de l'admirer, le droit de la glorifier car j'y voyais Moi-même.

J'y voyais exercé tous mes savoirs, j'y voyais réalisé tous mes projets, j'y voyais porté toutes mes volontés.

Tout le monde me félicitait, tout le monde m'encourageait, le monde me reconfortait.

Ma famille, mes amis, mes proches, mes collègues, mes chefs, mes collaborateurs me glorifiaient sans arrêt.

Je voulais l'embellir encore, je voulais la décorer encore, je voulais la faire briller encore, j'avais plein d'idées dans ma tête.

Et en me concentrant sur ma tête, j'avais oublié pourquoi il battait, mon cœur.

En me concentrant sur mon action, j'avais oublié que ce n'était qu'une manœuvre :

Une manœuvre sagissime, une manœuvre gravissime, une manœuvre de me faire perdre ma tête.

En me concentrant sur mes réalisations et mes rêves, j'avais oublié qui j'étais moi-même :

J'étais plus encore que mes compétences elles-seules, j'étais plus encore que mes volontés elles-seules, j'étais plus encore que mes rêves elles-seules, j'étais plus encore que mes ambitions elles-seules, j'étais plus encore que mes savoirs eux-seuls, j'étais plus encore que mes projets eux-seuls ;

J'étais plus que la tour que j'avais construite et que je voudrais construire encore, j'étais plus encore que la ville qu'on avait construite et qu'on voudrait construire encore, j'étais plus que le pays que mon passé avait construit et qu'il aurait voulu construire encore, j'étais plus que le globe que mon passé antérieur avait construit et qu'il aurait voulu construire encore, j'étais plus que le passé que j'avais déjà eu, j'étais plus que le futur que je voudrais avoir encore.

La Tour n'avait été qu'une apparence de ME. Mais sa brillance m'avait tellement ébloui que je ne ME voyais plus. Dans la gloire de mon apparence, j'avais oublié qui j'étais ME.

[Re.Vi\(e\).Site.](#)

Reprenons l'histoire de mon retour dans ma ville: beaucoup de touristes visitaient ma ville. Les touristes habitaient même cette ville. Les touristes avaient une habitude d'être enchantés par la brillance apparente et donc, ils ne remarquaient pas l'intérieur de la ville. Dans son

âme, la ville s'aimait beaucoup. Raison pour laquelle elle voulait être de plus en plus brillante, de plus en plus scintillante, de plus en plus performante, de plus en plus rapide. La vitesse était la primordialité de la ville. Même le confort la visait dans son but.

La seconde n'était plus l'enjeu : la milliseconde était entrée en jeu.

Le confort avait fabriqué tout le nécessaire pour assurer le jeu :

Il y avait les algorithmes plus rapides qu'un éclair : avant même de se passer quelque chose tout était déjà passé ;

Il y avait les mouvements plus rapides qu'une pensée : avant même de réfléchir il fallait déjà agir ;

Il y avait les réactions de plus en plus rapides : sans écouter et sans attendre à être écouté on devait déjà réagir ;

Il y avait les relations plus rapides qu'un désir : on avait les relations avec le monde, avec tout le monde avant même de choisir ;

Et ces relations se développaient très vite : le marketing inventait de nouvelles choses et serrait des liens de plus en plus rapides.

Tout était devenu plus vite et plus vite était devenu the « habit ». Les gens continuaient leur vie « in the habit ».

Au treizième siècle il y avait un homme, Dante, qui disait : « Soyez [les gens] plus lents à vous mouvoir et ne croyez pas que tout eau vous lave ». Mais les gens n'avaient pas entendu de lui car au vingt-et-unième siècle la situation était la même, et encore pire.

La vie passait à la vitesse machinale et ce n'était pas sans justificatif :

Les machines avaient été fabriquées justement pour assurer ce genre de vie : pour aller plus vite il fallait marcher encore vite.

Les pieds avaient leur nature et ils ne pouvaient pas marcher plus vite que c'était dans leur physique. Mais ce n'était pas grave : les machines marchaient plus vite et comblaient la défaillance de leur nature.

Les yeux avaient leur nature et ils ne pouvaient pas voir plus vite que c'était dans leur physique. Mais ce n'était pas grave : le marketing plaçait ses sondes direct dans les yeux et comblaient la défaillance de leur nature.

La tête avait sa nature et elle ne pouvait pas réfléchir plus vite que c'était dans sa physique. Mais ce n'était pas grave : les algorithmes réfléchissaient à sa place et comblaient la défaillance de sa nature.

La nature se voyait remplacée et c'était plus que rapide : c'était machinal, c'était mécanique.

Grâce à la va-vite :

Les gens n'arrivaient plus à sentir le goût de l'eau qu'ils buvaient : tant pis, ils pouvaient boire n'importe quoi ; Ils se regardaient mais ne se voyaient plus : tant pis, ils pouvaient croire n'importe quoi ; Ils se parlaient mais ne se comprenaient plus : tant pis, ils pouvaient dire n'importe quoi ; Ils s'écoutaient mais ne s'entendaient plus : tant pis, ils pouvaient faire n'importe quoi.

Les mots ne définissaient plus leurs valeurs : l'amitié n'était plus l'amitié, le respect n'était plus le respect, la confiance n'était plus la confiance, la vie n'était plus la vie. Encore la même histoire : c'était pour cette raison que je n'avais pas fini la construction de ma Tour de Babil.

Ma re-vi-site dans ma ville était la plus malheureuse de toutes mes visites : la vie dans la ville était devenue un parasite. Il s'appelait Vitesse et il mangeait toutes les vies / sites.

La Vitesse conditionnait les gens à ne plus entendre, à ne plus voir, à ne plus boire, à ne plus respirer, à ne plus raisonner, à ne plus sentir.

Ils ne remarquaient pas qu'ils ne pouvaient plus entendre, ni voir, ni boire, ni respirer, ni raisonner, ni sentir.

Ce qu'ils ne remarquaient pas n'existait pas. Donc, pourquoi vouloir ce qui leur manquait plus ?

Cela n'existait pas, ils ne croyaient pas que cela s'appelait un gaspillage de leur vie.

La Perte ne se voyait pas mais l'Acquis se voyait encore plus.

L'acquis était le nouveau portable qu'ils avaient vu dans la vitrine.

L'acquis était la nouvelle voiture qu'ils avaient vue dans la pub.

L'acquis était le nouveau produit qu'ils n'avaient pas vu dans la nature.

L'acquis était la nouvelle mode qui changeait leur point de vue.

L'acquis était le nouveau challenge qu'ils n'avaient pas encore eu dans la vie.

La Perte ne se voyait pas car le marketing marchait super vite.

Le marketing promouvait la Richesse qui existait dans tout acquis.

Dans l'acquis il y avait une grande Richesse :

Il y avait une matière première rare qui se trouvait sur les côtes Atlantiques ;

Pour l'obtenir les gens avaient creusé la terre et y avaient dressé leur but ;

Ils y avaient dressé les puits tous profonds qui s'ouvraient sur un trou obscur ;

Les personnes y entraient chaque jour pour retirer un sou et gagner leur vie ;

C'était très risqué, c'était mortel mais elles n'avaient pas d'autre choix de soutenir leur famille
Elles étaient tuées, elles étaient mortes dans les perpétuelles accidents dans les mines ;
La matière première était obtenue et circulait maintenant des mines vers la ville ;
Maintenant elle coûtait encore plus cher(e) car avait coûté plusieurs familles ;
Les vies qu'elle avait volées nous étaient chères, raison pour laquelle elle coûtait cher dans
notre ville.

Dans l'acquis il y avait une grande Richesse :

La matière première transportée dans notre ville était désormais à transporter dans notre
but ;

Pour ça, des équipes consacrées à cet objectif avaient été mises en place dans notre ville ;
Elles travaillaient pour leur objectif, elles aspiraient leur objectif, elles respiraient leur
objectif vif;

Dans la réalisation des objectifs, fabriqués exclusivement pour elles, elles passaient leur vie ;

C'étaient des objectifs de performance qui s'opéraient au nom du futur ;

Le futur objectif n'existait pas mais on voulait qu'il existe ;

Les gens l'aspiraient, les gens le respiraient, les gens travaillaient jour et nuit ;

Ils étaient fatigués, ils étaient manipulés, ils ne se reconnaissaient plus ;

Ils disparaissaient, ils mouraient, ils se suicidaient, ils ne pouvaient plus ;

Les hiérarchiques fermaient les yeux pour ne pas voir ce qu'ils avaient vu ;

Ils voulaient continuer dans le sens lequel ils avaient toujours eu ;

Ils fabriquaient le nouveau modèle qui remplaçait l'ancien modèle irréparable que l'on avait
déjà eu ;

Maintenant le nouveau coûtait encore plus cher car avait valu plusieurs feuilles de vie ;

Les vies qu'il avait volées nous étaient chères, raison pour laquelle il coûtait cher dans notre
ville.

Je connaissais déjà cette histoire de richesse : c'était l'histoire de l'Atlantide.

Elle avait existé mais elle avait disparu car elle avait souhaité dominer l'Univers et la Vie.

Comme ce n'était pas ce qu'il fallait vouloir, alors l'UNivers, LUI, avait décidé de l'anéantir.

Elle avait été détruite, elle avait été enlevée de tout point de vue de LUI.

L'histoire se répétait, l'histoire se présentait et ce n'était qu'un choix de (la) vie.

Il fallait choisir : exister ou agir ? Car les deux mondes parallèles ne pouvaient plus se réagir.

La richesse était forte mais était faux, car son coût agrandi ne reflétait en rien sa valeur, on
l'avait su.

La richesse était un « rien » en comparaison de ce qui était la vie, on l'avait vu.
Raison pour laquelle même l'Univers aurait pu décider de la faire disparaître de sa vue.
Le destin était en nos mains et il fallait absolument le saisir.
Il fallait décider, il fallait choisir, il fallait avoir un « réveil » vif.
Car on connaissait déjà cette vie enlevée machinale et mécanique de la vieille Atlantide.

A l'époque de l'Atlantide, il existait un monde de l'intelligence artificielle.
Ce monde obligeait les gens de travailler sans cesse et donner leurs énergies.
Cette obligation était à accomplir au nom d'un certain futur.
Car leurs vœux les programmaient et créaient chez eux leurs propres réalités futures.
Ces réalités n'étaient pas vraies car elles étaient décalées du présent en vue.
Mais ils en croyaient, ils les même voyaient et ils oubliaient leur vraie vie.
Leurs habitudes les programmaient et créaient chez eux de diverses natures.
Ces natures étaient agréables, ces natures étaient confortables et ils oubliaient leur propre nature pure.
Petit-à-petit, ils oubliaient c'était quoi d'être humain, d'avoir les capacités humaines, d'avoir la vie humaine.
Ils devenaient des robots détronés de leur grâce, de leur chance, de leur vie humaine.
Les habitants de l'Atlantide, en réalité, avaient été des robots sans vie humaine.
Mais leur futur était leur plus grand prometteur : il leur disait qu'il voulait fabriquer des robots encore plus puissants.
De vrais robots en fer, en acier, en cuivre, des robots-machines décideurs.
Et ils avaient peur, les habitants-robots, des futurs robots en cuivre, en acier, en fer.
Ils avaient peur, ils disaient que des robots nouveau-fabriqués prendraient le pouvoir sur eux.
Ils attendaient, donc, une guerre sans précédent et ils commençaient déjà à se préparer.
Selon eux, il fallait craindre du futur qui n'existait pas, mais le présent qui existait - il fallait l'ignorer.
Prêt à tout pour bien se préparer pour se sauver, ils perdaient le pied de la réalité - et ils croyaient en leur Fabriqué.

C'était connu, cette histoire de la fabrication qui dépassait son fabricant : quand l'humain avait fabriqué une arme pour la première fois, il avait peur que son adversaire pouvait le tuer.
Par quel moyen son adversaire pouvait le tuer ? Par le moyen de l'arme qu'il avait fabriqué.
Sa puissante fabrication même lui faisait peur. Il avait peur d'être dépassé. D'être tué. Alors,

pour faire face à cette peur, il inventait des armes de plus en plus sophistiquées. Et maintenant c'était sa nouvelle fabrication - le robot qui lui faisait peur.

Quand il avait fabriqué une arme pour la première fois, il avait l'intention de travailler son terrain - le sol - par son arme. Ensuite il était venu la peur. La peur d'être tué. Et c'était là, que toute cette histoire gâchée était commencée. C'était parmi les meilleures manœuvres de son cerveau : faire peur. L'homme l'avait cru car son cerveau manipulait parfaitement sa tête. Car la tête avait oublié que Lui, il ne pouvait pas être tué.

Tout le monde savait que Lui :

Son admiration ne pouvait pas être tuée, son amour ne pouvait pas disparaître, sa grâce ne pouvait pas s'anéantir,

Sa beauté ne pouvait pas se perdre, sa gentillesse ne pouvait pas ne pas exister, son amabilité ne pouvait pas s'enfuir,

Sa vivacité ne pouvait pas mourir, son adoration ne pouvait pas se terminer, son estime ne pouvait pas être détruite,

Son existence ne pouvait pas s'éteindre.

Tout le monde parlait que LUI ne pouvait pas disparaître.

Mais la tête n'écoutait personne : ni ses yeux qui voyaient, ni ses oreilles qui entendaient, ni son cœur qui savait, ni ses poumons qui sentaient, ni ses pieds qui marchaient, ni ses mains qui caressaient. La tête n'écoutait que son cerveau.

Je connaissais déjà cette histoire d'écouter : J'avais déjà écouté mon cerveau quand j'étais dans le paradis. Il me conseillait de goûter ce que je n'avais pas encore goûté. Et je l'avais cru et j'avais goûté des nouveautés. C'était même la première meilleure manœuvre de mon cerveau : faire vouloir. Alors, si au moins j'avais utilisé mes yeux grands ouverts avec leur magnifique capacité de voir, ou mes oreilles brillantes avec leur incroyable capacité d'entendre, ou mon nez avec sa formidable capacité intuitive, ou ma bouche avec sa royale capacité de rire, ou mon cœur avec sa divine capacité d'amour, ou mes poumons avec leur gracieuses capacités respiratoires, ou ma gorge avec son admirable capacité de sensation, ou ma foie avec sa remarquable capacité régénératrice, ou mon pied avec sa géniale capacité de se tenir, ou ma main avec sa grandiose capacité d'agir (ma main qui elle seule contenait le tout selon les Asiatiques, je le savais très bien car l'Asie se situait juste à côté de mon paradis ☺), ou n'importe quel autre partie de ME - si Je les avais utilisées au moins l'une d'entre elles, seule, j'aurais peut-être eu remarqué que vouloir goûter - cela pouvait rien m'apporter de nouveau à

moi, ME, dans laquelle l'univers entier trouvait sa place, lui. Mais. Je n'avais pas profité d'un aucun autre don à ME. C'était ma décision. Et j'avais laissé mon cerveau de s'emparer de ME.

J'écoutais le serpent déjà dans mon paradis. J'en avais pris l'habitude. Je continuais ma vie comme d'habitude. Il était puissant mon serpent. Il voulait prendre le pouvoir sur ME. Et comme je l'écoutais d'habitude, il le réussissait parfaitement grâce à ses diverses inventions en lesquelles j'avais cru. La peur était son invention, elle-aussi. Et c'était maintenant la peur qui envahissait ME. C'était elle maintenant qui me privait de ME.

J'écoutais mon serpent déjà dans le paradis. J'ai pris l'habitude de me concentrer que sur lui. Et il manœuvrait sans gêne dans ma tête. Il avait inventé la peur, il avait inventé le vouloir, il avait inventé le pouvoir et tout ce qui me faisait douter de mon existence et me menaçait de me faire disparaître. Mais ce qu'il existait toujours ne pouvait jamais disparaître, j'avais aussi cet axiome dans ma tête. Raison pour laquelle mon cerveau ne pouvait plus vaincre ma tête. Car elle se connaissait déjà bien, elle se reconnaissait bien en force qui l'avait créée. Désormais, elle savait qui elle était.

Passé. Réalisation.

L'histoire presque finie. Mais toujours pas révélé le nom de son fabricant. C'était moi. Moi-même. Dès le début jusqu'à la fin.

Ce n'était pas moi qui avais transformé inutile en utile et avais rendu l'intelligence humaine artificielle ?

Ce n'était pas moi qui avais divisé toute notion, toute chose, toute personne, toute vie ?

Qui les avait découpé, qui les avait déchiré, qui les avaient décomposé en diverses parties ?

Qui avait même osé de découper les gens en leur définissant quelles compétences, quelles performances, quels objectifs adopter dans leur vie ?

Par conséquent, qui avait réduit leur valeur, détruit leur nature et les anéantis en un rien ?

Si.

C'était même l'histoire de l'Atlantide, on le savait bien.

J'y avais tout changé, et tout renversé par force, je croyais en la théorie atomique qui divisait bien.

Et si j'avais cru en la Théorie des Cordes, qui voyait encore loin et encore plus ?

Qui rendait à l'UNivers ce que l'atome lui avait enlevé : son unité, son union, son unique univers ?

Qui affirmait : ce qui existait ici, existait avec tout ?

Qui affirmait : ce qui existait maintenant, existait en même temps que tout ?

Et si j'avais cru en la théorie qui unissait l'Univers, lui ?

Mais je ne l'avais pas cru. Car je vivais comme d'habitude. Le Mirage et l'Illusion étaient mes habitudes.

Ce n'était pas moi qui avais fabriqué tout truc que j'avais ensuite décidé qu'ils étaient importants pour moi ?

Toute chose que j'avais considérée qu'il fallait mettre en marche dans la vie ?

Ce n'était pas moi qui l'avais fabriqué en or, en argent, en papier, en métal, - mon argent ?

Ce n'était pas moi qui l'avais glorifié et considéré plus que tout autre chose de moi ?

Qui l'avait eu en tout but et sur toute graphique, qui l'avait possédé et qui le voulais plus ?

Ce qui s'emparait de moi, ce qui me tuait, moi, ce qui me détrônait et me jetait dans la boue ?

Ce qui était ma première souffrance, mon premier souci et ma principale dépendance ?

Ce qui m'enlevait tout, ce qui me dépossédait de tout car il était échangeable en tout ?

N'importe quoi ?

Ce qui avait engendré l'indifférence, l'insouciance, l'inconscience et l'enfumage global ?

Ce n'était pas moi qui en le valorisant, avait fortement dévalorisé ma vie, à moi ?

Ce n'était pas l'argent fabriqué par moi-même qui était devenu plus important que moi ?

Comment je pouvais le supporter, comment je pouvais aimer ma fabrication plus que moi ?

Difficile à dire. Mais je vivais comme d'habitude. Vouloir et Aimer mes Fabrications étaient mes habitudes. Et ils avaient raison les Indiens d'Amérique, lorsqu'ils me disaient : « Lorsque le dernier arbre disparaît, lorsque la dernière rivière disparaît et le dernier poisson meurt, tu comprendras que tu ne pourras pas manger de l'argent ».

Ce n'étais pas moi qui ne se contentait plus de ce qu'il avait et avait voulu conquérir l'Orient ?

Ce n'était pas moi qui ne se contentait plus de ce qu'il avait et avait voulu conquérir l'Occident ?

Tout comme le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest, le tout et même l'Univers ?

Ce n'était pas moi qui étais entré dans la ville J et y avait fait couler les rivières de sang ?

Ce n'était pas moi qui avais enlevé les vies de tous les habitants de la ville en un an ?

Au nom du futur, au nom du pays, au nom de la religion, au nom de la paix, même au nom de la vie ?

Comment je l'avais fait, comment j'en avais pensais, comment j'en pouvais parler ?

Les enfants et les femmes et les hommes de tous les siècles ne pesaient pas lourd sur mon âme ?

Si. Mais je vivais comme d'habitude. Le Pouvoir et l'Autorité étaient mes habitudes.

Ce n'était pas moi qui avais été le conseiller premier du président ; qui lui avait conseillé de mener une guerre dans le pays A ?

Et quand le pouvoir était changé j'étais devenu le conseiller principal d'un autre président ?

Mais que cette fois-ci j'étais devenu le conseiller de la Paix pour la même région du pays A ?

Où j'avais déjà tout détruit, tout enlevé, tout volé et réduit en un rien ?

Mais comment je le pouvais, pourquoi je le voulais, quand j'avais appris à croire en rien ?

Mais ce n'était pas le sujet. Car je vivais comme d'habitude. Le Mensonge et la Manipulation étaient mes habitudes.

Ce n'était pas moi qui avais décidé que je ne pouvais pas assurer le nécessaire pour moi ?

Mon repas, mon vêtement, ma paix, ma décision, mon présent, mon futur, ma vie à moi ?

Quand cela s'était-il passé : lors des révolutions scientifiques techniques, ou après, ou avant ?

Quand j'avais pris cette décision aussi importante, je ne savais pas, moi ?

Quand j'avais fabriqué toutes les machines et tous les trucs qui opérait à ma place ?

Qui pouvait faire tout ce que je savais faire moi-même dans mon apparence ?

Qui me remplaçaient et préparaient : mon repas, mon vêtement, ma paix, ma décision, mon présent, mon futur, le moi-même ?

En les regardant, en les améliorant, en les souciant, moi aussi je n'étais pas devenu machinal moi-même ?

Dans la délégation de mes apparents pouvoirs j'avais oublié qui j'étais, moi-même ?

Moi, qui avais besoin de l'horizon, en avais réduit la vue, moi-même ?

Ce n'était pas moi qui fermais mes yeux quand les gens se suicidaient dans mon entreprise ?

Ce n'était pas moi qui se cachais derrière mon job, ma performance et mes objectifs ?

Ainsi bien caché, je n'accomplissais pas mes ambitions les plus sales, les plus cons, les jamais vus ?

Ce n'était pas moi qui se cachait derrière mes mains quand j'les lavais pour assurer ma vie ?

Ce n'était pas moi caché même au moment où le serpent se glissait dans mon paradis ?

Si. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Se Cacher était mon habitude. Je me cachais derrière mes machines, je me cachais derrière mes habitudes, et ainsi de suite...

Ce n'était pas moi qui avais peur de révéler la vérité à moi ?

Ce n'était pas moi qui connaissais déjà toutes les histoires de moi ?

Celle de l'Atlantide, celle de Babylone, celle du Paradis, celle de l'Enfer et même celle de la Vie ?

Mais qui en retenait rien, qui en souciait pour rien et qui ne s'en souvenait plus rien ?

Ce n'était pas moi qui savais que Prométhée m'avait apporté son feu ?

Qu'il restait en moi-même, au fond de mon cœur, le feu qui s'appelait Prométhée ?

Qu'il existait toujours, ce mont du Caucase, en Géorgie, auquel avait été attaché Prométhée ?

Qu'il avait une forme d'un serpent endormi, ce mont auquel s'attacher ?

Que mon cœur restait toujours attaché à mon cerveau, comme Prométhée à un rocher ?

Que mon feu restait toujours dans mon cœur et attendait toujours à être libéré ?

Ce n'était pas moi qui avait regardé dans le miroir et y avait vu mon reflet ?

Qui avait cru que le reflet que je voyais dans le miroir était mon entier moi-même ?

Comment le miroir pouvait ME refléter, avec tout qui j'étais, comment je le croyais ?

Bizarre.

Mais mon cerveau interprétait fort, il interprétait sagement et ma vie entière était réinterprétée.

Toutes les histoires de l'Atlantide, de Babylone, de Prométhée et de son feu étaient réinterprétées.

Je n'y comprenais rien, je n'y voyais rien car l'Interprétation était dans mon Caractère.

Et à en croire au professeur Hugues Duffau mon cerveau avait encore énormément de manœuvres en réserve http://www.lexpress.fr/actualite/sciences/hugues-duffau-le-cerveau-se-repare-lui-meme_1578825.html

Est-ce que ces habitudes me définissaient, moi, est-ce que c'était tout ce qui j'étais ?

Est-ce que je voulais être gouverné par elles, est-ce que je voulais perdre mon âme ?

Est-ce que je voulais être fabriqué, me fabriquer, et ne pas regarder les choses en face ?

Est-ce que je voulais me cacher, fermer mes yeux pour ne pas voir la réalité réelle existante qui ne se reconnaissait pas ?

Est-ce que je ne voulais pas me poser la question comment j'étais arrivée à ce niveau de mon ignorance ?

Est-ce que je voulais toujours m'ignorer, me cacher, m'autocritiquer, m'autocensurer et perdre ma liberté ?

Est-ce que je voulais toujours assurer mon futur dans ma tête et gâcher ma présence dans mon cœur ?

Est-ce que je ne voulais pas admirer mon éternelle création de beauté, d'harmonie, de confiance en moi ; je ne voulais pas admirer mon éternelle existence et ma constante présence en moi ?

Et finalement, je ne m'intéressais pas qui c'était - « mOï » ? :

Déjà-vu.

Les mots que l'on avait déjà vus.

Je le savais bien : au moment de la création On s'était déjà vu :

Quand on s'était rencontré pour la première fois, un bleu vif nous avait conduits vers l'éternité : un ciel était né !

Quand on s'était présenté et on était présenté auprès de l'éternité, celle-ci nous avait offerts deux cadeaux : un air et une liberté étaient nés !

Quand on avait ri et on avait rigolé, un éclat éblouissant avait apparu dans le ciel : un soleil était né !

Quand on avait parlé et on avait beaucoup parlé, un nouveau dispositif de vie était entré en jeu : la terre était née !

Quand on avait chanté et on avait beaucoup chanté, l'air qui dansait était venu nous remercier : une musique était née !

Quand on avait dansé et on avait beaucoup dansé, le jeu établi était très vite changé : une harmonie était née !

Quand on avait enchanté et on était enchanté, une couleur rose avait touché notre main : une douceur était née !

Quand nos mains s'étaient rejointes, la douceur avait offert un cadeau gracieux à la terre : une fleur était née !

Quand on s'était embrassé dans les nuages tout blancs, une forte lumière avait traversé le ciel : un éclair était né !

Quand nos cœurs s'étaient vus et on s'était reconnu, une force puissante avait enflammé l'univers : un feu était né !

Quand on avait fait l'amour et on s'était aimé, une nouvelle vie très vive était entrée en vue : une personne était née !

Quand on s'était regardée et on s'était écouté, la fleur avait regardé le soleil et en avait cru : une confiance était née !

Quand on s'était adressé et on était soutenu, toutes les créations étaient venues nous voir : une amitié était née !

Quand on s'était entendu et on avait voulu s'entendre, l'univers entier s'était transformé en une nouvelle vie : une gentillesse était née !

Au moment de la création on s'était déjà vu et on s'était bien amusé. Ils étaient les soixante quatre dieux Sumériens qui étaient dans les gènes de nos vies ; Ils étaient les soixante quatre dieux Géorgiens qui existaient dans les vies de nos gènes. Ces soixante quatre dieux étaient les soixante quatre nucléotides-codon qui existaient dans nos gènes. Ils existaient vraiment, ils existaient réellement dans notre vie. Il fallait encore se reconnaître ou leur (se) dire au moins « bonjour », pour être poli. Se Re-co-naître pouvait nous faire Re-naître, c'était possible.

Fin.

C'était mon histoire : c'était moi-même et mes fabrications dès le début jusqu'à la fin.

Je connaissais les deux histoires : celle de l'enfer et celle du paradis.

Il fallait passer entre les deux et décider ma vie.

Les deux étaient inventées par un seul cerveau, par moi-même.

J'avais inventé le paradis et j'avais inventé l'enfer.

J'avais fabriqué moi-même mon paradis et mon enfer.

Maintenant la question était de les traverser les deux :

Je devais traverser mon paradis et je devais traverser mon enfer sans tomber dans l'enfer.
Et en passant, tomber dans le paradis ce n'était pas l'enjeu.
Pour naviguer sans danger dans cet univers de « **deux** », il fallait trouver un **constant** repère qui m'éclairerait ma vie entre eux.
Je devais trouver une constance, celle qui avait toujours existé :
En réalité il n'y avait qu'Un. Il n'y avait qu'une histoire, une seule :
Une histoire de Prométhée et de sa chaîne, une histoire d'une moutarde et de son grain¹, une histoire d'amour entre Nestan et Tariel² : l'histoire d'amour d'Un soi-même, l'histoire de la Liberté.

C'était un jour que j'ai décidé d'écrire cette histoire :
Un jour d'automne où le soleil était fondu dans chaque feuille et dans chaque fruit ;
Un jour où la paix ne pouvait plus s'établir :
Entre le monde où j'existais et le monde peint « Mais »,
Deux mondes qui ne pouvaient plus s'interagir ;
Et parmi eux je devais décider lequel choisir.

J'ai décidé de choisir celui qui sentait la vie, de choisir celui qui était le mien.
Car ce jour-là le soleil était fondu dans les feuilles et la terre sentait le ciel.
Car ce jour- là, le cœur voyait et ses cordes semblaient commencer à se réveiller.
Le cœur fleurissait, il se réjouissait, et, comme le soleil, rayonnait dans tout le bien.
Les lumières revenaient sous les yeux fermés, elles se recueillaient en un seul ciel ;
Il n'y avait que LUI un, il n'y avait que ME UN, qu'une seule couleur de l'arc-en-ciel.

Epilogue.

Cher lecteur, si vous êtes toujours là, je vous préviens : à la fin du texte il y a pour vous « Merci » d'avoir lu le texte et y avoir consacré votre temps.

Mais avant de terminer, voici les sept personnes (et encore plus) à qui le texte est consacré :

David Koubbi qui a lutté pour l'amitié et pour la justice et pour la vérité ; qui a dit : « on est dans une société où nous sommes gouvernés par des tableaux Excel et par des intérêts industriels [...] qui ne servent pas l'humain » ;

¹ Osho, « Grain de moutarde ».

² Chota Roustaveli, « Le Chevalier à la peau de panthère » (ou « L'Homme à la peau de tigre »).

Jerome Kerviel qui a lutté d'abord contre soi-même-fabriqué et qui luttait toujours contre le système qui l'avait fabriqué ; finalement il a lutté pour le soi-même et c'est jolie, cette réalité ;

Nina Robert, fille de Denis Robert, qui avait la liberté et le courage admirable pour être forte dans sa lutte pour la vérité ; qui a dit : « les gens même s'autocensurent et eux [Cavanna et ses amis], ils étaient tout sauf ça » ;

Denis Robert qui était soi-même, et qui avait toujours lutté, lutté, lutté ; c'est une jolie vérité ;

Elise Lucet et ses journalistes qui luttait pour la vérité de lui, de toi, de moi et de la société ; c'est très fort, et tant mieux pour la vérité ;

Ma famille qui m'avait donnée tout ce que j'appréciais en moi, surtout mon enfance dorée (le paradis dont je me souvenais toujours) et ma vérité ;

Maïa, ma coach de **Toison d'Or**, qui, elle la première m'avait révélée une nouvelle philosophie de vie, très vraie et qui sentait la vérité.

Merci !

« We've come too far to give up who we are, » - Pharrell Williams.

Atlantide avait existé mais avait souhaité dominer l'univers, la vie ;
Cause pour laquelle l'Univers avait décidé de l'enlever de sa vie ;
Mais avant de disparaître la solution de sa survie était très facile :
Il fallait bloquer celui qui était le dieu des habitants de l'Atlantide ;
Celui qu'on qualifiait même : « Le temps vaut *très cher(?)* en Atlantide » ;
Car l'Univers ne pensait pas que le dieu était ce mensonge d'Atlantide ;
Se reposer, réfléchir, sentir - pouvait amener même la peur à s'anéantir ;
Se reposer, ne pas travailler - pouvait bloquer le mensonge d'Atlantide ;
Se reposer pouvait redonner la vie même au temps cher de l'Atlantide ;
Les habitants pouvaient comprendre leur force et l'artificiel Atlantide ;
Avec un grand calme ils pouvaient se retirer de la non-vie de l'Atlantide ;
Mais les gens aimaient l'argent plus que le calme de leur vie d'Atlantide ;
Ils en étaient dépendants et pourquoi abandonner l'artificiel Atlantide ?
Et c'était pour ce même amour cher qu'existait la merde de l'Atlantide.